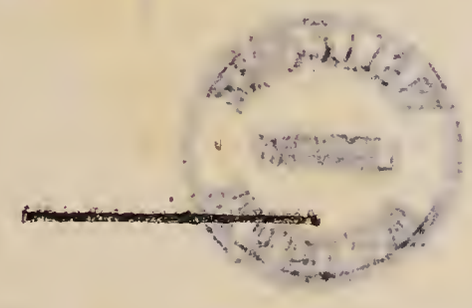
32844/P
S 30S0

RECHERCHES

CHRONOLOGIQUES

SUR HIPPOCRATE;

Par C. LEGALLOIS, *docteur en médecine.*



A PARIS,

De l'Imprimerie de la SOCIÉTÉ DE MÉDECINE,
rue d'Argenteuil, n°. 211.

AN XII. — 1804.

WELLCOME
LIBRARY

RECHERCHES

CHRONOLOQUES

SUR HIPPOCRATE;

C'étoit une opinion généralement admise qu'Hippocrate a vécu vers le tems de la guerre du Péloponnèse, lorsque M. Boulet s'est élevé tout-à-coup contre ce point de chronologie. Il a soutenu qu'Hippocrate n'a jamais existé, et que les ouvrages qu'on lui attribue ont une antiquité de près de 13 mille ans. Au premier abord cette dispute paroît presque oiseuse. L'essentiel, en effet, est que nous possédions les ouvrages d'Hippocrate et que nous en fassions notre profit. Leur antiquité et l'existence vraie ou fabuleuse de celui dont ils portent le nom ne peuvent rien ajouter à nos connoissances médicales. Cependant, si un philologue n'épargne ni tems ni peines pour découvrir le sujet et la date d'une antique, souvent d'un mince intérêt pour le fond comme pour la forme, pourquoi des médecins ne consacreroient-ils pas quelques veilles pour constater à quel homme et à quelle époque appartiennent des ouvrages où ont été jetés les premiers et les plus solides fondemens de leur art? Il me semble qu'un juste sentiment de reconnoissance leur impose le devoir d'en rechercher l'auteur. Ce travail n'est pas d'ailleurs une affaire de pure érudition : il a une étroite liaison

avec l'histoire de la médecine, et je pense que, sous ce point de vue, il n'est nullement indifférent que les plus anciens ouvrages de médecine qui nous soient parvenus, aient été écrits 400 ans seulement avant l'ère chrétienne, ou qu'ils soient antérieurs de près d'onze mille ans.

Mais observons que le siècle où ils ont été écrits ne peut pas se distinguer de celui dans lequel Hippocrate a vécu ; car le nom de ce médecin est inséparable des principaux d'entre les ouvrages qui lui sont attribués. Indépendamment des témoignages qui, comme nous le verrons, ne permettent pas de douter de son existence, toutes les raisons qu'allègue M. Boulet, en faveur de la première partie de son opinion, tendent uniquement à prouver qu'Hippocrate a vécu à une époque fort différente de celle qu'on admet communément ; mais aucune ne prouve qu'il n'a point existé, ni qu'il n'est pas l'auteur des ouvrages en question. Et cependant il faudroit des preuves bien puissantes pour nous autoriser à dépouiller cet auteur, quel qu'il soit, d'un nom qu'il a constamment porté dans tous les siècles depuis qu'il est connu, et sous lequel ont été désignés ses ouvrages dès les premiers tems où il en a été fait mention. M. Boulet a si bien senti lui-même l'impossibilité de les isoler du nom d'Hippocrate que, pour sauver la difficulté qui en résulte contre son système, il s'est vu réduit à supposer que ce nom ne désigne pas un auteur, mais seulement un recueil d'anciens Traités de médecine.

La seule question qui se présente à résoudre dans la controverse actuelle, consiste donc à déterminer dans quel siècle a vécu Hippocrate. Je vais examiner ce

que nous apprennent à cet égard : 1°. le témoignage des écrivains antérieurs à la guerre du Péloponnèse ; 2°. quelques points les plus marquans de la doctrine d'Hippocrate ; 3°. le témoignage des auteurs qui ont écrit pendant ou après la guerre du Péloponnèse ; 4°. le dialecte dont s'est servi Hippocrate ; 5°. l'époque de l'année où se levoient et se couchoient de son tems certaines constellations, comparée à celle où elles se levent et se couchent maintenant.

J'aurai soin que les principales raisons dont M. Boulet étaye son opinion trouvent leurs réponses dans la discussion de ces divers articles.

§. Ier. *Du témoignage des écrivains antérieurs à la guerre du Péloponnèse.*

Aucun d'eux n'a fait mention d'Hippocrate. M. Boulet en convient ; et il est même fort embarrassé du silence d'Homère. Il avoue que ce poëte qui a parlé de tout ce qui étoit connu de son tems, auroit nommé Hippocrate s'il l'avoit connu (1). Bien décidé pourtant à ne rien rabbattre de l'antiquité qu'il veut lui donner, M. Boulet a pris le parti d'ajouter à celle d'Homère. Cependant ce silence d'Homère n'est pas plus embarrassant, et l'est peut-être même beaucoup moins que celui d'Hérodote ; car cet historien s'est appliqué bien plus scrupuleusement encore que ne l'a fait le poëte, à désigner

(1) Une preuve sans replique qu'Hippocrate n'existoit pas avant Homère, c'est qu'il cite ce dernier dans un de ses ouvrages, dont la légitimité n'a jamais été contestée [*lib. de articul.*] Je dois cette remarque au savant docteur Coray.

tous les faits et tous les personnages qui, à quelqu'époque que ce fût, avoient eu de la célébrité, soit dans la Grèce, soit chez les nations barbares. Il parle de la médecine et des médecins de presque toutes les contrées connues de son tems. Il nomme plusieurs médecins grecs, et entr'autres Démocède de Crotone. Et dans son enthousiasme pour la prééminence des Grecs, il ne manque pas de faire remarquer la supériorité que montra ce médecin grec à la cour de Darius sur les médecins égyptiens. Il rappelle à cette occasion « que » Démocède étoit le plus habile médecin qu'il y eut » alors dans la Grèce, et que ses talens donnèrent un » grand lustre à l'Ecole de Crotone, qu'ils placèrent » au premier rang, tandis que celle de Cyrène occu- » poit le second ». Mais il ne dit pas un mot d'Hippocrate ni de ses ouvrages ; et il parle de Cos sans parler de son Ecole. L'histoire d'Hérodote finit à la bataille de Mycale, 47 ans seulement avant la guerre du Péloponnèse. Il est donc clair qu'à cette époque les ouvrages d'Hippocrate n'étoient pas plus connus que sa personne, et que l'Ecole de Cos n'avoit point encore de célébrité. Ce fut à Hippocrate qu'elle dut celle qu'elle acquit par la suite ; de même que l'Ecole de Crotone avoit été redevable de la sienne à Démocède.

§. II. *De quelques points principaux de la doctrine Hippocratique.*

L'importance de certains nombres est célèbre dans les écrits d'Hippocrate. C'est une opinion presque générale parmi les médecins, qu'il s'est à cet égard un peu trop abandonné aux idées de Pythagore. Le reproche lui en a été fait très-anciennement, et même par Celse, c'est-à-dire, dans un tems où l'on avoit tous

les moyens de reconnoître dans quelle source il avoit puisé cette doctrine. Il faut donc qu'Hippocrate ne soit venu qu'après Pythagore. Mais il n'existe aucun doute sur le tems où a vécu ce dernier ; on sait qu'il est mort environ 60 ans avant la guerre du Péloponnèse.

Un autre point de la doctrine d'Hippocrate peut nous servir à limiter encore davantage l'époque de son existence. Il est généralement reçu qu'Hérodicus fut le premier qui introduisit la gymnastique et la diététique dans la médecine. Platon (Rép. liv. 3) s'en explique très-formellement : ce philosophe, qui ne vouloit que des hommes robustes dans sa république, apostrophe vivement Hérodicus pour avoir, dit-il, fait connoître aux hommes valétudinaires des procédés qui ne sont bons qu'à leur procurer une longue mort. Mais Hippocrate a fait un grand usage de la gymnastique, et sur-tout de la diététique, dont il s'est appliqué à circonstancier l'emploi dans les diverses maladies, bien au-dela de ce qu'avoit fait l'inventeur. Le médecin de Cos est donc postérieur à Hérodicus. On en a d'ailleurs une autre preuve en ce qu'il cite lui-même Hérodicus. Il le cite nominativement comme aggravant l'état des fièvreux par un usage immodéré de la gymnastique (Epid. liv. 6). Or, il est prouvé qu'Hérodicus vivoit au tems de la guerre du Péloponnèse. Cela est prouvé, dis-je, par le témoignage de Platon, qui nous le donne comme son contemporain, et cela pourroit l'être par celui de beaucoup d'autres auteurs, puisqu'Hérodicus étoit frère de Gorgias, rhéteur fameux, et qui joua un rôle dans les événemens précurseurs de la fatale expédition de Sicile, une des

principales causes de la ruine d'Athènes, et par contrecoup de la Grèce entière.

Tout ce que je viens de dire dans les deux articles précédens, démontre suffisamment que le tems où a vécu Hippocrate ne remonte pas à plus de quatre siècles avant l'ère chrétienne. Mais il me reste encore à déterminer l'époque précise de son existence : c'est ce que je vais essayer de faire dans les articles suivans.

§. III. *Du témoignage des auteurs qui ont écrit pendant ou après la guerre du Péloponnèse.*

Un des principaux argumens que fait valoir M. Boulet, est que du tems de cette guerre les ouvrages d'Hippocrate étoient fort célèbres dans la Grèce, tandis que rien n'indique que sa personne y fut connue. Or, c'est précisément le contraire. Les auteurs contemporains désignent très-clairement la personne d'Hippocrate, sa patrie, sa généalogie, et ne disent pas un mot de ses ouvrages. J'en citerai pour preuve un passage de Platon, tiré du dialogue intitulé *Protagoras*. Voici de quoi il est question dans ce passage : Un nommé Hippocrate d'Athènes (car ce nom que M. Boulet regarde comme formé tout exprès pour désigner un recueil, une compilation, étoit fort commun dans la Grèce du tems de Platon.) (1) ; Un nommé Hippocrate, dis-je, apprend que le célèbre Protagoras d'Abdère vient d'arriver à Athènes. Il court de grand matin chez Socrate pour lui annoncer cette heureuse nouvelle, et le prier de l'accompagner chez Pro-

---

[1] Le mot *Hippocrate* signifie vainqueur à cheval, *equitatu victor*, de ἵππος, *equus*, et de κρατεῖν, *vincere*, *superare*.

tagoras ; car il a une envie démesurée d'entendre ce rhéteur et de prendre de ses leçons. Socrate, après l'avoir écouté tranquillement, lui promet de l'accompagner. Puis voulant lui montrer le ridicule de l'empressement qu'il témoigne pour entendre un homme qui ne possédoit qu'une vaine science, il le pousse de questions en questions, et le force de convenir que Protagoras n'étant qu'un sophiste, s'il va prendre de ses leçons, ce ne peut être que dans le dessein de devenir sophiste lui-même. Les deux interlocuteurs s'expriment ainsi dans le dialogue : (Je traduis presque littéralement sur le grec de l'édition de Henri Etienne, en conservant les mêmes tournures de phrases, et les mêmes répétitions de mots que dans le texte).

« Socrate. Dites-moi, Hippocrate, vous voilà » donc bien décidé à aller chez Protagoras et à lui » payer des honoraires. Quelle qualité voyez-vous en » lui qui vous détermine à cette démarche, et que pré- » tendez-vous devenir en le fréquentant? Car, suppo- » sons que vous fussiez dans l'intention d'aller chez » Hippocrate de Cos, ce descendant des Asclépiades, » qui porte le même nom que vous, et de lui payer des » honoraires ; si l'on vous disoit : vous allez donc » payer des honoraires à Hippocrate; en quelle qua- » lité va-t-il les recevoir de vous? que répondriez- » vous? – Hippocrate. Je répondrois que c'est en » sa qualité de médecin. – Socr. Et si l'on ajoutoit : » que prétendez-vous devenir en les lui payant? » – Hipp. Je répondrois, médecin ». – Socr. Pareil- » lement supposons que vous fussiez dans l'intention » d'aller chez Polyclète d'Argos, ou chez Phidias » d'Athènes, et de leur payer des honoraires ; si l'on

» vous disoit : en quelle qualité Polyclète et Phidias
» vont-ils recevoir de vous ces honoraires ? que répon-
» driez-vous ? – Hipp. Je répondrois que c'est en leur
» qualité de statuaires. – Socr. Et si l'on ajoutoit :
» que prétendez-vous devenir en les leur payant ?
» – Hip. Je répondrois, statuaire ; cela va sans dire.
» – Socr. Fort bien. Maintenant donc que nous voilà
» disposés vous et moi à aller chez Protagoras et à lui
» payer tout ce qu'il exigera pour ses honoraires,
» dussions-nous recourir à nos amis, dans le cas où
» nos propres moyens n'y pourroient pas suffire; si
» quelqu'un témoin de ce grand empressement nous
» demandoit : en quelle qualité Protagoras va-t-il re-
» cevoir de vous tout cet argent ? que répondrions-
» nous ? etc., etc. ».

Tel est le passage de Platon, qu'à la vérité M. Boulet n'a pas omis d'indiquer, mais qu'il s'est bien gardé de citer littéralement. Il est clair, en effet, que c'est de la personne même d'Hippocrate et nullement de ses écrits qu'il est fait mention dans ce passage ; et que c'est en allant le trouver pour prendre de ses leçons, et non en lisant ses ouvrages, qu'on y parle d'apprendre la médecine. Il y est question d'aller chez Hippocrate, comme d'aller chez Phidias, chez Polyclète et chez Protagoras. La tournure de la phrase, les expressions, et, ce qu'il importe sur-tout de remarquer, les tems des verbes sont absolument les mêmes pour les uns comme pour les autres. Or, Protagoras, Phidias et Polyclète vivoient incontestablement du tems de Socrate. Comment donc admettre que ce philosophe, qui avoit pour méthode constante de s'arrêter aux personnages les plus connus, aux objets le plus à la portée

de tout le monde, au point que la trivialité de ses comparaisons étoit presque passée en proverbe ; comment, dis-je, admettre qu'il ait parlé d'aller chez un médecin que personne n'avoit jamais ni vu ni connu ; et qu'il en ait parlé sur le même ton qu'il parle de trois de ses contemporains.

Au témoignage de Platon, d'ailleurs si positif et d'un si grand poids qu'il seroit presque superflu d'en ajouter d'autres, j'ajouterai pourtant encore celui de Pline, qui dit expressément qu'Hippocrate vivoit du tems de la guerre du Péloponnèse. A la vérité, Pline étoit éloigné de cette époque de plus de 400 ans ; mais cet intervalle n'a point été un tems de barbarie, qui ait pu faire perdre la trace des évènemens antérieurs. Les lettres ayant survécu dans la Grèce à la décadence des gouvernemens, on peut croire qu'une foule de traditions s'y étoient conservées pures jusqu'à Pline ; outre qu'il avoit sous les yeux un grand nombre d'auteurs contemporains qui sont perdus pour nous. Il en est de même de Celse, de Diogène Laërce, d'Ælien, et de plusieurs autres qui nous apprennent, les uns qu'Hippocrate a été le disciple de Démocrite, lequel vivoit pendant la guerre du Péloponnèse, les autres qu'il fut appelé pour le traiter. De leur tems on avoit encore tant de moyens de s'assurer si Hippocrate avoit été ou non contemporain de Démocrite, que s'il ne l'avoit pas été, on ne peut pas admettre qu'ils l'eussent fait ni son disciple ni son médecin. Les motifs que quelques-uns donnent de l'entrevue de ces deux grands hommes, et les circonstances qu'ils en rapportent seront invraisemblables ou puériles tant qu'on voudra ; mais tout cela n'infirme en rien le fait de l'entrevue

en lui-même. Il faut bien, au contraire, que quelque chose ait donné lieu à des bruits si généralement répandus.

La plupart de ceux qui se sont plu à attaquer la certitude de l'histoire, n'ont pas assez distingué entre les faits principaux et les détails de ces faits. Presque toujours c'est uniquement sur les détails que doit tomber le septicisme. Quel est l'homme sensé qui refuseroit de croire à l'assassinat de César au milieu du sénat romain? Mais aussi quel est celui qui oseroit garantir toutes les causes et toutes les circonstances qu'on en rapporte? Et le plus souvent en savons-nous davantage sur les évènemens même qui se passent sous nos yeux? Si, pour établir la réalité d'un fait, il falloit prouver celle de tous les accessoires avec lesquels il nous a été transmis, il n'y auroit peut-être pas un évènement qu'on ne pût révoquer en doute, pas un personnage historique dont on ne pût nier jusqu'à l'existence. Quant au fait de l'entrevue ou des liaisons de Démocrite et d'Hippocrate, quelques-uns des écrits légitimes de ce dernier semblent confirmer ce qu'en ont dit les auteurs. En effet, les constitutions médicales qu'Hippocrate a observées à Thase, île voisine d'Abdère, et le grand nombre de malades qu'il a soignés dans cette île et à Abdère, prouvent que réellement il a séjourné dans la patrie de Démocrite.

Mais il est possible d'approcher encore plus près du but. J'ai prouvé précédemment qu'Hippocrate n'a pas existé avant Hérodicus. J'aurois pu ajouter qu'il passe dans quelques auteurs, et avec beaucoup de vraisemblance, pour avoir été disciple et d'Hérodicus et de Gorgias. Cette circonstance, sur-tout en ce qui con-

cerne Gorgias, pourroit faire connoître à quelques années près quel étoit son âge au commencement de la guerre du Péloponnèse, et servir en même tems à résoudre cette question, tant de fois agitée parmi les érudits ; savoir : s'il est vrai que pendant la fameuse peste d'Athènes il ait été appelé pour y apporter remède. Nous apprenons de Platon, dans le premier des dialogues intitulés *Hippias*, que c'est à l'occasion des ambassadeurs Léontins envoyés pour demander du secours contre Syracuse, que Gorgias fut connu à Athènes : il étoit à leur tête ; et ce fut la grande éloquence dont il fit preuve alors qui lui donna de la célébrité dans la Grèce. Suivant Thucydide et Diodore de Sicile, cette ambassade eut lieu la 5e. année de la guerre du Péloponnèse. Diodore ajoute que Gorgias repartit pour la Sicile immédiatement après avoir rempli sa mission. Ce ne fut donc qu'à quelque tems de là qu'il put retourner à Athènes pour y donner des leçons d'éloquence. Mais d'une autre part on ne peut guères supposer qu'Hippocrate ait eu plus de 30 ans lorsqu'il suivoit des leçons qui n'étoient que foiblement accessoires à la profession à laquelle il s'étoit voué. D'après ce calcul, j'admets qu'il n'auroit pas eu 25 ans au commencement de la guerre du Péloponnèse, et qu'il auroit eu tout au plus cet âge lors de la peste d'Athènes. D'où il faut conclure qu'il auroit été beaucoup trop jeune pour jouer dans cette peste le rôle qu'on lui prête. Le moyen de croire que les Athéniens aient fait venir avec tant d'éclat un médecin qui, plus de 3 ans après, en étoit encore à suivre les sophistes et à prendre des leçons d'éloquence.

§. IV. *Du dialecte dont s'est servi Hippocrate.*

« Les Hellénistes, dit M. Boulet, ne s'accordent » pas sur le dialecte dans lequel a écrit Hippocrate ». Je lui en demande bien pardon, mais il n'y a point de controverse là-dessus; Hippocrate a écrit en dialecte ionien. « Cependant, ajoute-t-il, quelques-uns » pensent que le dialecte dont il s'est servi est l'ancien » dialecte attique ». Ceci est captieux; car le dialecte d'Hippocrate a réellement beaucoup de conformité avec l'ancien dialecte attique. Et comme l'auteur de la thèse prétend que les arts et les sciences avoient fleuri à Athènes bien des siècles avant la guerre du Péloponnèse, et que ce n'étoit qu'après une longue barbarie qu'ils avoient commencé à refleurir à cette époque, on seroit tenté d'en conclure avec lui que les ouvrages d'Hippocrate ont été écrits dans le premier âge de la splendeur des lettres à Athènes. Mais voici à quoi tout cela se réduit : Les colonies grecques qui peuploient cette partie des côtes de l'Asie-mineure, qu'on appeloit Ionie, étoient anciennement venues de l'Attique. Or, pendant que la langue de la métropole se perfectionnoit et devenoit ce beau dialecte qu'on appelle particulièrement dialecte attique, celle des colonies Ioniennes subissoit bien aussi quelques modifications; mais ces changemens étoient moins considérables et se succédoient moins rapidement que chez les Athéniens, en sorte que chez les Ioniens la langue conserva beaucoup plus de son caractère primitif. Cet ancien dialecte attique que fait valoir M. Boulet est donc tout uniment le dialecte Ionien qu'on parloit du tems de la guerre du Péloponnèse, et que sans doute on a encore parlé long-tems après.

Mais on peut prouver d'une manière plus directe que le dialecte d'Hippocrate se rapporte au tems de cette guerre.

Hérodote et Hippocrate, qui étoient presque compatriotes, ont aussi écrit dans le même dialecte, à quelques différences près pourtant, dont les principales consistent en ce que Hérodote écrit avec le *sigma* la préposition συν et ses composés, et qu'il substitue l'*alpha* au *nu* dans la 3e. personne plurielle de certains tems du passif; tandis qu'Hippocrate se sert du *xi* dans le premier cas, et que dans le second il conserve le *nu*, ou quand cela n'est pas possible, il emploie le participe avec le verbe *être*. Ainsi il écrit ξυμφέρει au lieu de συμφερει, τέτρηνται au lieu de τέτρεανται, ξυντέτρηνται au lieu de συντέτρεανται, τετυμμένοι εἰσι au lieu de τέτυφανται, etc. Ces différences dans le dialecte en établissent nécessairement une dans les tems où ont écrit ces deux auteurs. Mais lequel des deux est antérieur à l'autre? Cette question est déjà résolue par le silence d'Hérodote sur Hippocrate. Elle peut l'être encore en comparant leur dialecte avec celui d'Homère; car bien que ce grand poëte ait mis presque tous les dialectes à contribution, il a cependant employé l'ionien de préférence. Or, on remarque qu'abstraction faite des licences poétiques, Homère diffère beaucoup plus d'Hérodote et d'Hippocrate, que ces deux derniers ne diffèrent entr'eux; mais qu'il diffère pourtant un peu moins d'Hérodote que d'Hippocrate. Par exemple, le *sigma* tenant la place du *xi*, et l'*alpha* substitué au *nu*, que je citois tout-à-l'heure comme distinguant Hérodote d'Hippocrate, sont propres à Homère de même qu'à

Hérodote. Et si l'on fait attention que ces locutions se rencontrent pareillement dans les auteurs que la chronologie place entre eux, dans Anacréon, par exemple, qui vivoit plus de 60 ans avant Hérodote, on en conclura qu'elles s'étoient conservées dans le dialecte ionien depuis Homère jusqu'à Hérodote, et que les auteurs ioniens dans lesquels on ne les retrouve plus doivent avoir été postérieurs à Hérodote. Or, ce dernier n'écrivit son histoire qu'une quinzaine d'années avant la guerre du Péloponnèse.

On sait d'ailleurs que la substitution du *xi* au *sigma* appartient au dialecte attique, et qu'elle y étoit devenue d'un usage habituel vers le tems de cette guerre, comme on en peut juger par Thucydide, auteur contemporain, qui ayant écrit en dialecte attique l'emploie d'un bout à l'autre de son histoire. Les Ioniens ayant fait cause commune avec les Athéniens, et le théâtre de la guerre ayant été transporté plusieurs fois sur les côtes de l'Asie-mineure, il est hors de doute que les relations très-fréquentes qui s'établirent alors entre ces peuples influèrent sur leur langue, et que ce fut à cette époque que les locutions concernant le *xi* et la 3e. personne plurielle de certains tems du passif, ainsi que quelques autres, s'introduisirent dans le dialecte ionien. Ces emprunts, faits au dialecte attique et qui sont si fréquens dans notre auteur, n'ont point échappé à Galien. Ce sont eux qui lui ont fait dire qu'Hippocrate aimoit l'atticisme. Nous devons les considérer comme des indices certains qu'il a écrit dans un tems très-voisin de celui où ils ont été faits, c'est-à-dire, très-voisin de la guerre du Péloponnèse; tant parce qu'il est un des premiers auteurs où on les

trouve,

trouve, que parce que quelques-uns de ces emprunts n'étoient pas encore consommés et ne s'étendoient pas à tous les cas lorsqu'il écrivoit. C'est ce qui a lieu sur-tout par rapport à la rencontre des tenues devant l'esprit rude. Dans le dialecte attique, et en général dans la langue commune, quand les trois tenues κ, π, τ rencontrent un mot qui commence par une voyelle marquée d'un esprit rude, elles sont remplacées par leurs aspirées χ, φ, θ, et l'on dit, par exemple, ἀφιστημι au lieu de απιστημι. Mais les Ioniens n'admettoient pas cette substitution, et conservant la tenue ils disoient ἀπιστημι. C'est ce qu'on trouve par-tout dans Hérodote. Hippocrate substitue l'aspirée à la tenue, à la manière des Attiques; mais il est remarquable qu'il conserve encore la tenue à la manière d'Hérodote et des Ioniens, devant certains mots, et entr'autres devant le verbe ἱκνέομαι. Ce qui prouve, comme je le disois tout-à-l'heure, qu'il écrivoit dans un tems où cette innovation étoit récente, et où elle ne s'étendoit pas encore à tous les mots de la langue.

Du reste, s'il étoit besoin de montrer par quelqu'exemple pris dans une langue plus connue combien l'examen comparé des locutions et de l'ortographe des auteurs est propre à nous faire connoître, et même avec une très-grande approximation, le tems où chacun d'eux a vécu, il suffiroit de citer les poëtes Lucrèce et Virgile, qui diffèrent considérablement entr'eux, malgré que la naissance de Lucrèce n'ait précédé que de 28 ans celle de Virgile.

donc augmenté depuis Hippocrate de 180°, et même d'un peu plus, à cause des 8 jours qui excèdent les 6 mois. Et par conséquent il s'est écoulé depuis lui jusqu'à nous un espace de plus de 12870 ans.

Cette conclusion qui se présente avec tout l'appareil du calcul et de l'astronomie, est capable d'en imposer au premier abord. Mais heureusement la question est au fond beaucoup plus simple que ne semble l'annoncer tout cet appareil. Trois ou quatre vers d'Ovide ou de Virgile suffisent pour en faire justice. En effet, tout se réduit à savoir si quelques auteurs anciens qui vivoient à une époque bien connue, ont parlé du coucher et du lever des pléiades, et dans quelles saisons ils les placent. S'il arrive qu'ils en parlent comme Hippocrate, et qu'ils s'en servent pour désigner les mêmes saisons, il en faudra conclure qu'Hippocrate n'est guères plus ancien qu'eux, ou bien qu'ils sont aussi anciens que lui ; et qu'en dépit de toutes les histoires, de toutes les médailles et de tous les monumens antiques, ils vont tous se perdre comme lui dans une antiquité de près de 13 mille ans. Ces auteurs ne sont pas difficiles à trouver ; car toute l'antiquité, depuis Hésiode, a caractérisé les divisions de l'année par les mêmes signes célestes qu'Hippocrate. Ainsi Aristote, qui l'a suivi de fort près, Varron, Ovide, Virgile, Columelle, Pline, Galien, etc. désignent comme lui le commencement de l'été par le lever des pléiades, et celui de l'hiver par leur coucher. Voici comment Ovide annonce le retour de l'été dans les fastes du mois de mai.

« *Pleiadas adspicies omnes totumque sororum*
» *Agmen, ubi ante Idus nox erit una super.*
» *Tum mihi non dubiis auctoribus incipit æstas* ».

Fast. lib. V, v. 599.

Virgile indiquant qu'il y a chaque année 2 récoltes de miel, l'une au commencement de l'été, et l'autre au commencement de l'hiver, fait connoître le moment de l'une et de l'autre dans les quatre vers suivans:

« *Taygete simul os terris ostendit honestum*
» *Pleias, et oceani spretos pede reppulit amnes :*
» *Aut eadem sidus fugiens ubi piscis aquosi*
» *Tristior hibernas cœlo descendit in undas.*

Géorg. liv. 4, v. 232.

« Deux fois d'un miel doré ses rayons sont remplis ;
» Deux fois ces dons heureux tous les ans sont cueillis ;
» Et lorsqu'abandonnant l'humide sein de l'onde,
» Taygète monte aux cieux pour éclairer le monde,
» Et lorsque cette Nymphe au retour des hivers
» Redescend tristement dans le gouffre des mers ».

Traduct. de l'abbé de Lille.

En un mot, tous les auteurs que je viens de nommer s'accordent entr'eux et avec Hippocrate dans la manière de désigner les saisons. Tous nous apprennent que le lever des pléiades et l'été arrivoient vers les premiers jours de mai, celui d'Arcturus et l'automne vers les premiers jours de septembre, le coucher des pléiades et l'hiver vers les premiers jours de novembre.

J'observerai en passant que ces divisions, à l'inconvénient près de la précession des équinoxes qui les a dérangées à la longue, correspondoient mieux aux changemens successifs qu'éprouvent dans nos climats l'atmosphère et la surface de la terre, que celles que nous déduisons des deux solstices et des deux équinoxes. Dans le sens que nous attachons au mot hiver, il est presque ridicule de dire que l'hiver commence à

la fin de décembre, quand il y a plus de six semaines que la terre a changé de face, et que nous sommes obligés de nous munir de vêtemens chauds. Les divisions des anciens étoient trop dans la nature pour qu'elles ne soient pas parvenues jusqu'à nous. Aussi, tandis que M. Boulet les regarde comme appartenant à des tems totalement étrangers au nôtre, et comme des indices d'une immense antiquité, nous les conservons encore sans presque nous en douter : nos principales fêtes religieuses en sont l'emblême. L'ascension répond au lever des pléiades (*Ascensus pleiadum*, célébré par les Rogations), Notre-Dame de septembre au lever d'Arcturus (*Nativitas Arcturi*), et la Toussaint au coucher des pléiades (*Occasus, mors pleiadum*) : trois époques de l'année, qui sont encore aussi remarquables chez nous qu'elles l'étoient chez les anciens pour beaucoup d'usages de la vie civile, et notamment pour l'agriculture. Il ne seroit pas difficile de prouver que ces conformités ne sont point un effet du hasard. Je ne sais même si quelqu'auteur ne l'a pas déjà fait.

Mais revenons à l'objection de M. Boulet. A quoi se réduit-elle donc ? A rien du tout. Et si elle étoit fondée, elle se réduiroit à donner une antiquité de treize mille ans au siècle d'Alexandre et à celui d'Auguste : cela est incontestable. La proposition fondamentale de M. Boulet est que le coucher des pléiades qui, du tems d'Hippocrate, avoit lieu 44 jours avant le solstice d'hiver (vers le 7 de novembre), arrive maintenant 38 jours avant le solstice d'été (vers le 14 de mai). Si cette assertion est vraie, il est impossible qu'Hippocrate échappe à l'antiquité qui le menace.

Mais Aristote, mais Varron, mais Columelle, etc. placent aussi le coucher des pléiades vers les premiers jours de novembre; Alexandre et Auguste doivent donc être plongés dans la même antiquité. Il est pénible sans doute de déposséder ces deux potentats des deux places qu'ils se sont si bien acquises dans la chronologie. Mais, en revanche, il est consolant pour les médecins de voir leur patriarche en si bonne compagnie, quelqu'ancienne qu'elle puisse être. Ils n'ont plus à craindre pour son existence.

Il est évident que je pourrois me dispenser d'entrer plus avant dans la question; car Alexandre et Auguste, en révendiquant leurs propres places dans la chronologie, sont bien capables de maintenir Hippocrate dans la sienne. Mais on présume bien qu'il y a dans tout ceci quelque équivoque; et il ne sera peut-être pas inutile de la faire connoître. Voici en quoi elle consiste. Il est très-vrai que les pléiades se couchent maintenant au mois de mai; mais ce que ne dit pas M. Boulet, ou ce qu'il dit si doucement et si énigmatiquement qu'à peine peut-on l'entendre, c'est qu'elles se couchent aussi à la fin de novembre. Cela tient à ce que les pléiades et les astres en général ont deux manières de se lever et deux manières de se coucher; et pour ne parler ici que des couchers, l'un des deux a lieu quand on cesse d'appercevoir les pléiades du côté de l'occident après le soleil couché. Le soleil en est alors à environ dix degrés. Mais s'en approchant de plus en plus par son mouvement propre d'occident en orient, il est bientôt en conjonction avec elles; puis il les dépasse, et un peu plus de six mois après il se trouve à dix degrés au-delà de l'opposition;

en sorte qu'un peu avant qu'il se montre à l'horison du côté oriental, et que le jour ait fait disparoître les étoiles, les pléiades y sont du côté occidental, et paroissent se coucher au moment où il va se lever. C'est là l'autre coucher des pléiades, et c'est celui qui est si célèbre dans toute l'antiquité, et qui marquoit le commencement de l'hiver. Il s'appelle le coucher cosmique ou le coucher du matin ; mais par excellence on le nomme simplement le coucher des pléiades. Celui dont j'ai parlé d'abord s'appelle le coucher du soir ou le coucher héliaque, parce qu'il a lieu très-peu après celui du soleil. Les auteurs n'en font mention que très-rarement, et il ne comptoit pas dans la division des saisons. C'est le coucher du soir qui a lieu maintenant au mois de mai. Celui qui arrive à la fin de novembre est le coucher du matin. Il s'agit donc de savoir duquel de ces deux couchers a voulu parler Hippocrate ; car il ne s'en exprime pas cathégoriquement. M. Boulet, profitant de ce silence, a cru qu'il pouvoit opter entre l'un ou l'autre, et n'a pas hésité sur le choix. Il a vu que le coucher, qui a lieu maintenant au printems, est celui du soir, et il a soutenu que celui dont parle Hippocrate, et qu'il place en automne, est aussi le coucher du soir ; ce qui lui a fourni tout d'un coup un retard de six mois et une antiquité en conséquence. Mais il n'a pas fait attention que la plupart des auteurs anciens ne s'expriment pas plus formellement qu'Hippocrate, comme on en peut juger par les vers que j'ai cités plus haut. D'après quels motifs donne-t-il donc à son texte une interprétation qu'il pourroit tout aussi bien, mais qu'il n'oseroit pas donner au leur ? Il dit qu'Hippocrate ne parle nulle part du cou-

cher du matin ; mais il ne parle pas davantage de celui du soir. On conçoit que les auteurs anciens n'avoient pas besoin de tant circonstancier une chose qui étoit connue de tous leurs contemporains, et qui devoit l'être chez des peuples qui n'avoient d'autre calendrier que celui qu'ils lisoient dans le ciel. Ils omettent non-seulement les mots de *Soir* et de *Matin ;* mais même très-souvent celui de *Coucher.* Il est fort commun qu'ils s'expriment ainsi : « Telle chose arriva sous la pléiade, telle chose dura pendant tout l'automne et jusques sous la pléiade ou jusqu'à la pléiade ». De leur tems, cela n'étoit équivoque pour personne. Aussi Galien, dans la préface de son Glossaire sur Hippocrate, blâme-t-il un certain Dioscoride de s'être amusé à définir les noms des principales constellations dont a parlé le médecin de Cos, choses, dit-il, que jusqu'aux enfans connoissent.

J'ajouterai qu'ayant examiné avec soin le texte d'Hippocrate dans tous les passages où il est question du lever et du coucher des astres, je n'y ai pas trouvé un seul mot qui puisse autoriser l'opinion qu'adopte M. Boulet. Et il faut bien qu'il n'en ait pas trouvé lui-même, puisqu'il n'en cite aucun. Dans son embarras il a recours à Homère et à Hésiode ; mais par malheur il lui arrive, à l'égard de ces deux poëtes, ce qui lui étoit arrivé à l'égard d'Hippocrate : il les interprête à contresens. Dans Homère (Iliade, chant 21, v. 28), les mots νυκτὸς ἀμολγῷ signifient, selon lui, le crépuscule du soir; et dans Hésiode (Trav. et jours, ch. 2, v. 183), il veut que l'épithète ἀκροκνέφαιος désigne le crépuscule du matin; tandis que, selon tous les Hellénistes, les deux premiers mots doivent s'entendre du

milieu de la nuit, et le dernier du crépuscule du soir. D'ailleurs, s'il étoit vrai que le lever et le coucher des constellations fussent indiqués dans Homère et dans Hésiode, conformément à son opinion, il lui resteroit encore à prouver qu'Hippocrate devroit être interprété par ces deux poëtes, qui ne le citent point, et avec lesquels il n'a rien de commun, excepté la langue, plutôt que par les auteurs des siècles d'Alexandre et d'Auguste qui le citent, et dont une foule de circonstances le rapprochent.

« Mais enfin, dit M. Boulet, si l'on admettoit » qu'Hippocrate a voulu parler du coucher du matin, » il en résulteroit qu'il a presque vécu de notre tems ; » ce qu'il seroit absurde de supposer ». Ceci semble signifier que de nos jours le coucher du matin des pléiades arrive comme du tems d'Hippocrate, vers le 7 de novembre : c'est une erreur. Il n'a plus lieu qu'à la fin de ce mois, comme je l'ai déjà dit, et comme on peut s'en convaincre en jetant les yeux sur un globe céleste, et en faisant attention qu'un astre n'est visible à l'horison que quand le soleil est à environ dix degrés au-dessous; ainsi la différence est d'environ 24 jours. Mais n'y en eût-il aucune, la difficulté ne seroit pas propre à Hippocrate, elle retomberoit encore sur Aristote et sur les auteurs romains ; car ces auteurs poursuivent par-tout M. Boulet. Il est étonnant qu'il ne se soit arrêté nulle part à leur faire face. Varron, par exemple, place le coucher des pléiades au 8 de novembre, un jour seulement plus tard qu'Hippocrate. Je pressens que cette petite différence peut devenir elle-même le sujet d'une difficulté. En admettant, dira-t-on, qu'Hippocrate ait réellement vécu vers le tems de la guerre du

Péloponnèse, il y auroit eu entre lui et Varron un intervalle de près de 400 ans, et par conséquent le coucher des pléiades auroit dû être retardé de plus d'un jour. J'en conviens; il auroit dû l'être d'un peu plus de 5 jours. Mais prenons garde que, quand il s'agit du lever et du coucher des astres chez les anciens, il ne faut pas faire attention à une erreur de 5, ni même souvent de 15 jours. Comme ils n'observoient les astres qu'à la vue simple et à l'horison, différens observateurs les voyoient se lever et se coucher plutôt ou plus tard la même année, et sous la même latitude, suivant la bonté de leur vue, la sérénité de leur atmosphère et l'étendue de leur horison. Cela est si vrai, que le lever ou le coucher d'un astre est souvent indiqué au même jour dans des auteurs distans les uns des autres de plusieurs siècles, et avec une différence de 15 jours chez d'autres qui ont presque vécu du même tems. Ainsi Columelle étoit postérieur à Varron d'environ 60 ans, et cependant il place le coucher des pléiades 15 jours plutôt que Varron, ce qui, interprété à la rigueur, le rendroit antérieur à ce dernier de plus de mille ans. Aussi j'admire beaucoup le sérieux avec lequel M. Boulet nous apprend que le livre *De Structurâ hominis* est antérieur de 400 ans à ceux *De Sanorum victûs rátione*, parce que le coucher des pléiades arrive 5 jours plutôt dans le premier que dans les derniers.

Il est donc de toute évidence qu'Hippocrate ne diffère en rien, touchant le lever et le coucher des constellations, des auteurs qui ont écrit aux époques les mieux connues; et qu'il n'y a d'équivoque dans tout ceci que pour ceux qui veulent y en mettre. S'il plaît à quelqu'un de prendre la chose à rebours, sans

y être autorisé par aucun mot, par aucune circonstance quelconque ; soit. Mais à ce compte rien n'empêche qu'il ne donne une existence de 13 mille ans à un almanach de l'an dernier. Ce que je trouve de plus remarquable dans cette objection astronomique, c'est l'adresse qu'il a fallu pour venir attenter à l'existence d'Hippocrate jusques dans son sanctuaire avec une arme aussi frêle. On ne sauroit disconvenir que M. Boulet n'ait dirigé son attaque avec beaucoup d'art et d'érudition.

Je conclus de tout ce que j'ai dit dans ce Mémoire, qu'Hippocrate a vécu dans le tems de la guerre du Péloponnèse, 1°. parce qu'aucun écrivain antérieur à cette guerre ne fait mention de lui ; 2°. parce que quelques points de sa doctrine sont manifestement empruntés d'auteurs qui n'ont vécu que pendant ou peu avant cette même guerre ; 3°. parce que des auteurs dont le témoignage est irréfragable, et qui ont écrit, soit pendant, soit après la guerre en question, disent très-formellement qu'il a vécu à cette époque, ou citent à son égard des circonstances qui signifient la même chose ; 4°. parce que le dialecte dont il s'est servi se rapporte à cette même époque ; 5°. parce que l'objection déduite des observations astronomiques, qu'on donne comme une preuve péremptoire de sa grande antiquité, n'est qu'une futilité qui n'auroit pas mérité d'être réfutée sérieusement, si beaucoup de personnes n'y avoient soupçonné de l'importance.

(Extrait du Journal Général de Médecine, etc. du mois de fructido an XII.